



PROGRAMME JOURNÉE DÉCOUVERTE.

Judi 15 mai, Bibliothèque Municipale de Boulogne-sur-Mer, Place de la Résistance.

Du monde entier

C'est sous ce titre emprunté au recueil publié par Blaise Cendrars en 1919 que se place cette journée découverte qui s'adresse à tous les publics et plus particulièrement à ceux qui sont en charge de faire rayonner moins la lettre que l'esprit des littératures vivantes si nécessaires à l'enrichissement du paysage dans lequel nous sommes aujourd'hui compris.

Le romancier et essayiste **Abdelkader Djemaï** évoquera avec nous son enfance oranaise, son Matisse, son Camus, son expérience des voyages et des rencontres... mais aussi la grande figure de la résistance algérienne à la colonisation que fut l'émir Abdelkaker.

La chargée de recherche au CNRS **Laetitia Zecchini**, nous parlera du grand poète indien, **Arun Kolatkar** qu'elle vient de traduire et dont les *Poèmes de Bombay* figureront dans la sélection des Découvreurs 2015.

La romancière **Gisèle Bienne** nous entretiendra avec la complicité du metteur en scène Ludovic Longelin qui prépare une adaptation de son livre, *La Ferme de Navarin*, de la relation particulière qu'elle a tissée depuis longtemps avec le poète Blaise Cendrars, les paysages de la guerre qu'il a traversés et d'une façon plus générale de la façon dont l'Histoire marque les vies de chacun d'entre nous.

Nous accueillerons enfin le poète espagnol **Juan Antonio González Iglesias**, lauréat de la seizième édition du Prix des Découvreurs de Poésie de la Ville de Boulogne-sur-Mer dont le recueil *Ceci est mon corps*, a retenu l'intérêt des jeunes lecteurs pour ses dimensions à la fois *chaude, festive, sanguine et érotique*.

Cette journée est présentée et animée par Les Découvreurs en partenariat avec la Bibliothèque Municipale de Boulogne-sur-Mer, la Délégation Académique Arts et Culture (DAAC) de Lille, la Maison des Écrivains et de la Littérature (MEL) et le Printemps des Poètes.

Jean-Christophe Planche, responsable de la Commission Livre/ Lecture de la DAAC et **Sophie Abellan**, responsable du programme de l'Ami Littéraire de la MEL, prendront un moment pour indiquer au public présent les ressources que leur institution respective met à sa disposition.

Des élèves de Terminales Littéraires du Lycée Berthelot de Calais assureront une partie des lectures tandis que les élèves du club vidéo du Lycée Branly de Boulogne-sur-Mer filmeront les entretiens.

*Le public trouvera les divers ouvrages évoqués, sur le stand de la **librairie l'Horizon** de Boulogne-sur-Mer.*

DÉROULEMENT DE LA JOURNÉE

MATIN:

9h: accueil des participants, présentation des intervenants

9h15: entretien avec Abdelkader Djemaï

10h15: Pause Livres

10h45: entretien avec Laetitia Zecchini autour des *Poèmes de Bombay* d'Arun Kolatkar

A.M.:

14h: présentation de la Commission C2L de la DAAC de Lille et des actions qu'elle mène autour du livre à l'intérieur de l'Académie

14h 15: présentation du programme de l'Ami littéraire et des ressources de la MEL

14h 30: entretien avec Gisèle Bienne autour de *la Ferme de Navarin* en compagnie de Ludovic Longelin

15h30: pause Livres

16h: entretien avec Juan Antonio González Iglesias, Prix des Découvreurs 2014 et présentation de la sélection 2015

17h: remise officielle du prix 2014 à Juan Antonio González Iglesias.

Pour en savoir plus sur les divers auteurs invités et sur de nombreuses autres choses: le blog des Découvreurs:

<http://blog.assodecouvreur.com/>

ABDELKADER DJEMAÏ

Zorah sur la terrasse, Seuil

Cher Monsieur Matisse,

J'ai voulu vous parler et vous écrire parce que j'aime votre peinture et que mon grand-père paternel vous ressemblait physiquement. Il se prénommaït Miloud et avait la même corpulence que la vôtre. J'ai vu l'une de vos photos en noir et blanc où vous êtes debout sur les rochers de la plage de Tanger, le poing posé sur votre flanc droit. On aperçoit derrière vous un ancien palais et une mosquée avec deux minarets. Ce jour-là vous portiez un turban et une djellaba pareille à la sienne.

Vous êtes petit-fils de tisserands, lui d'un paysan dépossédé de ses terres par la colonisation. Vos parents étaient des négociants en grains et des marchands de couleurs, à Bohain-en-Vermandois. C'est au Cateau-Cambrésis que vous pousserez votre premier cri le dernier jour de l'année mille huit cent soixante-neuf. Van Gogh, le solaire, est né, lui, de l'autre côté de la frontière.

Trente et un ans vous séparent de Grand-père. Il quitta la commune de Tafraoui, où il naquit en mille neuf cent, pour rejoindre, à une trentaine de kilomètres de là, Oran et son port avec son horloge en pierre aux longues aiguilles noires.

Installé dans le quartier de la Cité Petit, il réunira les siens dans une maison en pisé ouverte aussi aux fourmis, aux lézards et, parfois, à la pluie. Sa façade détonnait avec les autres, particulièrement avec celle du bel immeuble mitoyen qui appartenait à Pepe Calentica.

Il n'y avait pas chez nous d'eau courante, d'électricité, de téléphone et les toilettes étaient dans la cour. Faite de bric et de broc, composée de trois grandes pièces, la bâtisse tenait, avec son portail en bois, miraculeusement debout au 14 de la rue Tardieu. Une maison presque carrée comme votre tableau *Zorah sur la terrasse* qui me touche beaucoup. C'est là que je suis né, à la saison des feuilles mortes, et où j'ai grandi entre un commissariat de police sans fenêtres et un figuier aux fruits fades et cotonneux.

Dans la cour où fleurissaient les cailloux jaunes, les robes de ma mère et de mes tantes, les rêves des enfants et la djellaba de Grand-père, il n'y avait pas, comme dans vos toiles, des iris bleus, des pervenches et des mimosas. Ni des arums, des acanthes, des palmes ou vos fenêtres ouvertes, elles, comme une promesse sur l'horizon.

Pour voir la nature, il me fallait marcher un peu, traverser la dernière rue goudronnée pour me retrouver dans les champs qui bordaient, avec la vigne et les oliviers, le quartier. Je me souviens encore des agaves et des coquelicots derrière les murs du vieux cimetière où, depuis presque cinquante ans, Grand-père fait tranquillement sa sieste à l'ombre d'une pierre grise inclinée, aux lettres à moitié effacées.

(p. 11 - 13)

1. Vendredi 24 décembre 1847

Depuis deux jours et deux nuits, il pleuvait sur Djemâa-Ghazaouet, un petit port au nord-ouest de l'Algérie situé à une centaine de kilomètres de la frontière marocaine. Ce soir-là, les larmes de l'émir Abd el-Kader et de ses compagnons étaient cachées au fond de leur cœur. Ils venaient, après une résistance longue et acharnée, de connaître la défaite. Durant plus de quinze années, ils avaient lutté contre une armée solidement équipée et bien nourrie. Une armée qui était, à l'époque, la plus puissante du monde.

La plupart d'entre eux n'avaient jamais vu de si près la mer, touché son écume blanche ou grise, senti ses odeurs, le goût de son sel. Ils n'avaient pas non plus éprouvé l'âpreté de ses vagues, la dureté de ses rochers et l'éclat parfois aveuglant de ses reflets.

Dans ce pays sans fleuve où les saisons et les heures coulent lentement, ils n'étaient familiers que de l'eau des puits et des oueds où ils emmenaient boire leurs bêtes. On y lavait aussi le linge, les couvertures, les peaux de mouton et, quelquefois, les morts et les mariées après leur nuit de noces. Quand la chaleur faisait gonfler le ciel, leurs rives étroites et parsemées de broussailles accueillaient les corps assommés par le soleil.

C'était aussi la première fois de leur existence qu'ils voyaient un vaisseau battant pavillon français. Il s'appelait *Le Solon* et, malgré le mauvais temps, ils pouvaient apercevoir, derrière les barques des pêcheurs, la voilure blanche de ce trois-mâts qui frissonnait dans le vent du soir. Rapide et dotée d'une quarantaine de bouches à feu, cette frégate de cent soixante tonnes, construite sur les chantiers de l'arsenal de Brest, les attendait. Venue du Havre et commandée par le capitaine de corvette Jean-Louis Charles Jaurès, elle était arrivée la veille, vers dix heures trente du matin.

Avant de ressembler à des Indiens désarmés et errant sous un ciel opaque, ils étaient comme cet homme qui avance, dans la lumière du jour, jusqu'à ce qu'il heurte une racine et s'affale brutalement sur le sol qui l'a vu naître. Désormais sans feu ni lieu, seuls et isolés, ils vivaient à présent au-dessus du vide. C'était comme s'ils ne pouvaient plus voir leur visage dans les réverbérations de l'eau et se trouvaient condamnés à marcher pieds nus toute leur vie.

Surveillés, dans la caserne du port, par une quinzaine de soldats placés sous les ordres du capitaine Joseph Rouyer, ils étaient quatre-vingt-dix-sept qui s'apprétaient à embarquer en fin de journée. Quinze garçons et filles, vingt et une femmes et soixante et un hommes. Certains étaient blessés ou malades, d'autres avaient les yeux rougis par le manque de sommeil ou par la fatigue. Quelques-uns, les plus vieux, souffraient de l'humidité qui s'infiltrait à travers leurs djellabas et leurs chemises de laine.

Sur la liste du capitaine Rouyer rédigée à l'encre violette, avec des pleins et des déliés, on pouvait lire les noms, à l'orthographe parfois écorchée, de l'émir, de ses trois épouses, dont Kheïra, la mère de ses trois enfants Mohamed, Abdallah et Khedidja. Ils étaient accompagnés de sa propre mère, Lalla Zohra, de son frère Mustapha, de sa soeur Zohra et du mari de celle-ci, le lieutenant Mustapha Ben Thami.

Les autres familles étaient celles de ses proches adjoints, Kaddour Ben Allel, Mohamed Ben el-Kébir, et de son secrétaire particulier, Kaddour Ben Rouila. Comme les domestiques et les servantes, les enfants étaient inscrits sous leur prénom. Ce soir du 24 décembre de l'an 1847, privés de leur territoire et de leurs habitudes, quelques-uns d'entre eux, transis et muets, étaient blottis contre leurs parents qui attendaient de monter sur *Le Solon*. Et pourtant, peu de temps auparavant, tous avaient connu, avant qu'elle ne soit prise par le duc d'Aumale, des jours heureux avec la Smala.

ARUN KOLATKAR

Kala Ghoda, Poèmes de Bombay, Poésie/ Gallimard
Traduit de l'anglais (Inde) par Pascal Aquien et
Laetitia Zecchini

UN VIEUX PNEU DE VÉLO

1.

J'ai beau être
un vieux pneu de vélo,
une pelure de roue toute râpée,
une anguille qui se mord la queue,

un zéro de traviole,
un *sbunya* infirme
ça n'est pas pour autant
que je compte

me pendre
à un épi de faitage,
ou moisir
sur un toit couvert de mousse

en compagnie
d'une chaise bancale,
d'une godasse gauche au sourire fendu
jusqu'aux oreilles,

et d'un escargot sans-logis
pris
dans le cercle vicieux
de ma chatte.

2.

Je ne me vois pas non plus
rejoindre une communauté à la noix
de pneus de vélo
ascètes

qui vivent en colonies
au sommet des arbres,
et, les nuits sans lune,
s'élèvent, dit-on, telle une volée d'oiseaux,

pour se mettre en roue libre,
faire la course d'un
horizon à l'autre,
s'accoupler librement,

ou batifoler dans le ciel
toute la nuit,
avant de regagner leur perchoir
sur des hôtes feuillus

aux petites heures
du matin,
et de rester là en suspens
sans donner signe de vie

jusqu'à la prochaine
nuit sans lune.
Foutaises que tout cela!
Et d'ailleurs,

je ne suis pas du genre
à me percher comme ça
sur un banyan frappadingue
ou un arbre de pluie grandiose.

3.

Je n'entends pas le moins du monde
laisser les cigales
me pisser dessus,
les chauves-souris chier sur moi

ou une *Tachardia Lacca*
me laquer le cuir.
Très peu pour moi.
J'aimerais mieux m'immoler,

empuantir une belle
matinée d'hiver
et réchauffer des clochards frissonnant
sur le bord de la route

plutôt qu'écouter
un criquet accorder
son mini-
Stradivarius électrique,

et encore moins
un orchestre entier de criquets
qui ferait son show
sous les étoiles

en se livrant
à des excès pseudo-
wagnériens.
Grands dieux, non!

En tout cas,
pas tant que

LA REINE DU CARREFOUR
AUX PIEDS NUS

je tiendrai encore
la route,

qu'un gosse déluré
pourra grâce à moi
s'en donner
à cœur joie,

ou tant qu'il y aura
assez de gosses sur terre
pour me flanquer
une bonne claque

sur le derrière
suivie d'une autre, puis d'une autre encore
en rafales.

Je frémis
à chaque fois que je m'en prends une,
mais c'est ce qui me fait
aller de l'avant, j'imagine,

c'est ma raison
de vivre.
A ce propos,
je m'interroge,

quand t'auras mon âge,
ils seront combien
à te courir encore
après, hein,

ma belle ?

(p. 117 - 125)

1.

Elle est aussi noire que du chocolat amer,
la sorcière de Rampart Row,
la reine du carrefour aux pieds nus.

Elle règne
sur deux îlots
et trois trottoirs.

en ce moment, les chiens mis à part,
elle a le plus grand îlot
rien que pour elle.

Son droit à l'île n'est contesté
que par un rayon de soleil
- juste un triangle

qui s'est élargi
très vite pour ouvrir un corridor de lumière
et scinder l'île en deux.

Mais elle ne lui coupe pas la route
pour lui faire de l'ombre
ou l'empêcher de passer.

Elle s'est lavé les cheveux ce matin,
et elle se tient dos au soleil
pour les sécher,

faire disparaître l'immense auréole
sur son jupon blanc
immaculé mais légèrement froissé,

qu'elle porte en ce moment,
en plus d'un *choli* jaune en haut
et de bracelets de cheville en argent en bas

qui jouent à cache-cache
dans l'ombre festonnée de son jupon.
Elle n'a plus qu'à mettre son sari.

L'auréole est presque aussi vaste que la Chine,
mais ses frontières qui s'étirent
depuis ses fesses au nord

jusqu'à la pliure de ses genoux
au sud
rétrécissent rapidement au soleil.

[...]

Une extrémité de son sari
(rouge comme la ville au mois de mai
avec tous ses flamboyants en fleur),

disons l'extrémité sud,
enroulée autour du jupon enfin sec,
est arrimée aux hanches,

et l'extrémité nord, disposée
par-dessus l'épaule gauche,
retombe par-derrrière.

D'une main, elle tient le sari à bout de bras,
de l'autre, elle pince à mi-chemin
le bord du tissu

d'où ses trois doigts et son pouce
n'ont pas loin à aller
pour atteindre le ventre,

alors qu'ils reviennent sur leurs pas,
rassemblent le sari
en impeccables plis accordéon,

(flip flap, flip flap,
Dadar, Parel, Lalbaug, Byculla, Bori Bunder,
flip flap, Flora Fountain

et flip, nous voilà à Kala Ghoda,
où
nous sommes depuis le début),

et le rentrent à la taille
à trois pouces du nombril
qui cligne de l'œil

quand elle rentre le ventre
et le sort
pour, dans le creux, mettre le sari en place.

4.

Elle pourrait aussi bien se trouver
au *Bâoli de la Reine*
à Patan,

ou dans un patio de l'Alhambra,
entourée d'ennuques
dans la Grenade du treizième siècle,

vu l'effet que ça lui fait:
abritée, semble-t-il, derrière le mépris souverain

qu'elle porte au monde voyeur qui gravite
autour d'elle
- ces vieux cochons qui se tiennent à carreau,

ces peintres aux yeux exorbités,
ces poètes langue pendante,
ces crétins et abrutis de tout poil.

Et si ce mateur
avec sa barbe de rabbin
et son turban de potentat persan

dont la tête sort d'un trou
au-dessus de l'arche de la bibliothèque
a envie de se rincer l'œil,

elle n'en sait rien
et n'en a cure.
ca ne lui fait ni chaud
ni froid.

(p. 161 - 173)

GISÈLE BIENNE

Le Cavalier démonté, L'Ecole des lettres

Un homme pas comme les autres

Il faudrait que j'entre dans le bistrot. J'y suis presque.

Il faudrait, je me le suis promis. J'ai engagé un pari entre moi et moi, c'est-à-dire entre moi qui ai peur et moi qui ne veux plus avoir peur. Donc il faudrait que je quitte le couloir pour traverser la salle pleine de monde et rejoindre mon grand-père à sa table. Ce serait quelque chose que je ferais pour la première fois de ma vie, et ce qu'on accomplit pour la première fois de sa vie représente un événement.

J'ai jeté un coup d'oeil par la porte vitrée. Il est bien là, je l'ai aperçu. Je crois qu'il me fait moins peur que l'an dernier, et beaucoup moins peur qu'avant. Il commente le journal et sa voix me parvient jusque dans le couloir. J'ai aussi aperçu Lou, qui fait le service dans la salle. Tous les soirs à partir de 5 heures, mon grand-père s'installe à une table au fond du bistrot, près du poêle à fuel, avec trois hommes de son âge.

Si je devais énumérer tout ce que j'ai entendu à son propos, la liste serait longue; je préfère résumer: c'est un original, un pilier de café, un mécréant, un anarchiste, un coléreux, une tête, un illuminé, un comédien, un oisif, un vaniteux, un égoïste... je ne sais plus... J'en oublie, je suis loin du compte. De toute façon, ce qu'on dit des gens n'est jamais la vérité. On exagère, on grossit le trait. On dresse d'eux un portrait-robot. Il est temps qu'au sujet de mon grand-père je me fasse mon idée. S'il venait à disparaître, nous serions restés lui et moi des étrangers, et je le regretterais un jour. Il vaut mieux éviter les remords, les «il est trop tard» et les «si j'avais su».

J'aurais quelques questions à lui poser parce que j'ai compris qu'il n'est pas comme on me l'a décrit. Il a connu de grandes secousses, de grands chagrins et, comme il est orgueilleux — je soutiens qu'il est orgueilleux et non vaniteux —, il nous donne le change ou nous ignore. Finalement, je ne lui poserai aucune question, je vais aller le voir à sa table.

(p. 9-10)

L'Etrange Solitude de Manfred Richter, Actes Sud

So ist unser Los
(Tel est notre sort)

STIG DAGERMAN
Automne allemand

Vingt ans

Je suis vieille, j'ai vingt ans. Je l'ai dit à Manfred Richter dans le milieu de l'après-midi, maintenant c'est le soir. Je ne sais pas ce qui m'a pris de traverser la cour pour me planter en face du commis qui sortait de l'atelier et lui dire ça, comme si je le regardais dans une glace, comme si je le voyais derrière moi alors qu'il se trouvait droit devant. Lui, pas tellement surpris, m'a regardée en coin, a hoché la tête. "Vois-tu, quelque chose finit, autre chose commence. Si tu veux, on en reparlera", il m'a gentiment répondu, avare de paroles, comme d'habitude.

Je l'ai dit aussi à ma mère, dans le jardin. Je l'ai dit à l'ombre de ma mère, appuyée contre son arbre. "Dans quelques jours, ta fille aura vingt ans." À ma façon je lui faisais une confidence ; comme elle a disparu le

jour de mes quinze ans, je pouvais. Disparu signifie qu'on ne l'a pas retrouvée. Ou qu'elle est partie pour ne pas revenir, enfin, qu'elle n'est plus ici, ne nous a jamais fait signe et qu'il y a peu de chances, "une chance infime", le médecin me l'a dit, pour qu'on sache ce qu'elle est devenue. Le commis pense qu'on ne peut rien affirmer ; à la différence du médecin il évite les questions épineuses. Il pense qu'on peut choisir de partir, qu'au sujet de ma mère il ne faut pas dramatiser, seulement voir venir.

L'été, on a à faire et je suis si fourbue que j'ai eu envie de retrouver ma chambre plus tôt que d'habitude. Je suis aussi fatiguée que Manfred Richter qui a déjà regagné la sienne. J'ai dit bonsoir à tout le monde. "On sort de table, Hélène va se coucher...", remarque ma belle-mère. Mon père me laisse tranquille. À mon âge, il était fiancé à une jeune fille qu'il a laissé tomber pour ma mère. J'évite de répondre, referme la porte derrière moi et me carapate. Sylvain souhaitait que je joue avec son camion rouge. Il y transporte les soldats et les animaux qu'il trouve dans les paquets de café ; on ne voit rien des manoeuvres qui se déroulent sous la table, je l'ai seulement vu sortir la tête ; un beau regard, le charme de notre père, c'est indéniable mais il ferait mieux de s'adresser à Paul. Ma belle-mère me sourit en même temps qu'elle me tient à l'oeil. Que je n'aille pas encore faire des miennes, c'est-à-dire me fourvoyer sentimentalement et leur causer des ennuis, je serai bientôt majeure. Si je m'en tiens à ses déclarations, elle me considère comme sa propre fille. Je ne lui ai jamais demandé ça. Elle n'a qu'un fils, Sylvain, mon demi-frère ; pour Isabelle, Paul et moi, il est notre frère à part entière. Mon père, lui, a l'art de se défilier pour tout ; ma mère s'en était souvent plainte, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus là, et elle a été remplacée. Personne ne remplace personne, que je sache.

(p. 11-12)

Personne ne sait avec quelles histoires nous arrivons dans nos chambres d'étudiantes. Personne ne sait de quelles maisons, de quelles chambres nous sortons, de quelles ténèbres, de quel puits d'histoire, de quelle famille. Chambres d'anciennes bonnes et d'anciens commis, chambres d'anciens prisonniers de guerre, chambre de Manfred Richter où je ne suis entrée qu'une fois et sans y être autorisée, et je m'en souviendrai, et toujours je verrai dans les yeux verts de Manfred se dessiner la montée d'escalier et tout en haut la dernière marche, le chien, le bocal aux mégots, le briquet, et quelques marches plus bas ma chambre, sa porte. Nous logions dans le cerveau de la maison, sous ses tuiles brûlantes, dans les odeurs de planches qui séchaient au grenier, lisses et nervurées, jaunes comme du miel, de l'ambre ou de l'or. Les chauves-souris dormaient accrochées aux murs du grenier et sortaient comme des automates chasser les insectes au crépuscule, des rats bondissaient d'une soupente à l'autre. Les araignées se balançaient au bout de leur fil pendant que les fleurs de mon jardin se gorgeaient de rosée.

Une maison c'est un livre dont on n'épuise jamais la lecture, et j'y reviendrai souvent. Oui, souvent je partirai à la recherche d'une chambre à part, une chambre dans les étages, une chambre sous les combles avec le ciel qui s'engouffre par une haute fenêtre étroite, les toits, le ciel, les oiseaux, la première hirondelle, les nuages, le ballet des étourneaux, les lueurs du soleil couchant, une chambre pleine d'histoire, une chambre pour abriter une étrange solitude. Je pleure sur un monde que le voudrais pas perdre, que j'ai rêvé en partie comme tout le reste, les amis, les amours, les petits frères, mais pas le commis; de lui j'aimerais m'être fait l'image la plus juste possible.

(p. 326-327)

JUAN ANTONIO GONZÁLEZ IGLESIAS

Ceci est mon corps, traduction Emmanuel Le Vagueresse, éditions Circé

C'EST DU CÔTÉ DE L'AMOUR QUE DORT MON CORPS

This is a puzzling poem
G. WILLIAMS, sur l'Ode III, 2 d'Horace

C'est du côté de l'amour que dort mon corps
depuis tout petit. Voilà, j'ai
30 ans. Je n'écris ni mon futur,
ni mon passé. Que
le coeur soit la mesure de tout.
J'ai réalisé aussi rêves et peurs.
Que cela soit aussi. J'ai foulé
un septembre plein de larmes, plein d'amertume
comme une frontière laissée en arrière, comme des vendanges
irrémediables. Et la douleur, c'était cela.
A présent, j'ai compris
qu'on a besoin du cerf, qu'on a besoin du tigre.
J'affirme tout ce que j'avais nié.
Comment me sauverai-je si ce n'est en aimant.
J'ai tenu celui que je fus
à 19 ans entre mes bras
et je l'ai vu heureux. J'ai senti la façon
dont mon corps transmettait
ce bonheur,
qui allait de mes lèvres à ses lèvres,
de ma peau à sa peau, et de mon torse au sien.
Je sais que les illettrés et les timides
connaissent la vérité. Je perds mon temps
à laisser cette longue
traînée de syllabes, parce que poussée
au flamboiement, fondue
en poème, elle sera
une inextinguible lumière
qui parviendra un jour
jusqu'à l'obscur centre de tes yeux.
(page 17)

NOTTE

Je ne bois pas d'alcool. Deux lignes
d'Ungaretti m'enivrent aujourd'hui: *M'illumino
d'immenso*. Bienheureux
celui qui n'énumère pas la beauté,
celui qui ne décrit pas,
celui qui dit seulement, parce que celui-là
a atteint l'amour.

moi aussi, je m'illumine
d'immensité.
(page 37)

"Par les livres
toujours plus nombreux
toujours plus présents

libérer l'élan

qui va de la parole à la vie
et de la vie à la parole"

SÉLECTION PRIX DES DÉCOUVREURS 2014-2015

ARUN KOLATKAR, *KALA GHODA, POÈMES DE BOMBAY*, POÉSIE GALLIMARD

ARMAND LE POÈTE, *AMOURS & TOUJOURS*, GROS TEXTES

PATRICK DUBOST, *MÉLANCOLIE DOUCE*, LA RUMEUR LIBRE

CAMILLE LOIVIER, *RONDS D'EAU*, TARABUSTE

LUCIEN SUEL, *JE SUIS DEBOUT*, LA TABLE RONDE

MARIE HUOT, *DOUCEUR DU CERF*, AL MANAR

PIERRE GARNIER, (*LOUANGES*), L'HERBE QUI TREMBLE

JEAN-LOUIS GIOVANNONI, *VOYAGES À SAINT-MAUR*, CHAMP VALLON

Avec le concours de

la Ville de Boulogne-sur-Mer
du Printemps des Poètes
de la MEL (Maison des Ecrivains et de la Littérature)
du Rectorat de Lille
et de la librairie L'Horizon de Boulogne-sur-Mer

Pour en savoir plus sur l'organisation du Prix et les raisons de participer:

<http://blog.assodecouvreurs.com/category/ACTIONS/PRIX-DES-DECOUVREURS>

Contactez l'Association *Les Découvreurs*:

georgesguillain@orange.fr

03 21 87 11 59

